

Compte rendu de mission du Sergent chef CUGNOT Georges, pilote au 1/52

Le 19 mai 1940, nous décollons sur le Bloch 174 portant le n° 34. Notre mission est très délicate, dangereuse. Il s'agit de reconnaître en vol rasant un secteur important des territoires Français et Belges occupés. Nous frôlons les toits de P..., l'horloge de la petite église marque 18 heures. Au ras du sol depuis le départ, nous fonçons au cap nord. Nous volons très près de la cime des arbres à 400 km/heures. C'est grisant. Notre Bloch gaze merveilleusement, pas un raté, pas une défaillance. Il répond à mes moindres sollicitations, docilement, sans heurt : il s'incline, vire, monte, pique, se faufile entre les arbres, plonge dans une vallée, remonte le long d'une colline. Il est plein d'une vie intense. Ses grandes ailes vibrent et frissonnent au souffle furieux de la vitesse. Les moteurs grondent, forces brutales domptées. Devant moi les cadrans m'indiquent une puissance normale, compte tours 2000, pressions bonnes, altimètre 0. Direction toujours cap nord.

Toujours au ras du sol, nous dépassons Epernay. Nous sommes maintenant en France occupée. J'arme les mitrailleuses d'ailes : une pression du doigt et quelques balles vont labourer le sol à 400 mètres devant nous.

Nous frôlons quelques villages : personne dans les rues. Notre passage épouvante quelques animaux qui fuient.

Tout à coup, sur notre droite une fusée rouge s'élève. Je vire sec, l'aile gauche au ras des arbres. Nous suivons une route : spectacle de désolation. De chaque côté de celle-ci, toutes sortes de véhicules sont renversés, incendiés. Les bas côtés sont jonchés de débris. Au loin, nous apercevons une petite chose mobile qui vient vers nous. De cette petite chose jaillissent des éclairs : c'est un sidecar qui nous tire dessus. A cheval sur la route, je rends légèrement la main et j'envoie une rafale. La machine fait une embardée terrible, saute le fossé, et disparaît dans un nuage de poussière.

Au fond d'une vallée, nous découvrons des troupes habillées de gris et vert : les Allemands. A droite un nuage de fumée bleutée nous indique des blindés en déplacement. Dans les soutes nous portons 8 bombes de 50 kg. Mais il faudrait prendre de l'altitude pour les utiliser : trop risqué et nous n'avons plus le temps. Nous gardons les bombes, mais je voudrais bien m'en débarrasser au plus vite. Nous n'aimons pas trop le voisinage de ces engins. Nous voyons clairement les visages des soldats qui nous suivent du regard.

Soudain, de toutes les directions, des armes automatiques tirent sur nous, formant autour de notre avion un terrible feu d'artifice. Les balles traceuses, en gerbes de feu nous frôlent. Ils tirent un peu bas. Je monte de 20 mètres pour basculer sur une batterie de DCA et lâche une rafale. Les Allemands continuent à tirer, mais ils ont perdu leur précision et leur calme. Ils arrosent la campagne d'une pluie mortelle. Un choc brutal secoue l'appareil : touchés. Une odeur de cordite envahit la carlingue. Un nuage de fumée m'aveugle un instant. Je cabre mon avion brutalement et le bascule vers la gauche. Les commandes sont plus dures et quelques vibrations se font sentir. Un morceau d'aile est arraché, mais les attaches ont l'air intactes. Nous continuons.

Un petit groupe de soldats surpris par notre passage se jette à terre : je ne tire pas, mais mon jeune mitrailleur envoie de longues rafales. Il a à peine 20 ans, les joues roses, parisien et il est effronté comme un page. Il a du succès auprès des filles du village.....

A plusieurs centaines de mètres sur notre droite, défilent de gros camions, sur une route étroite. Je prends un véhicule dans mon collimateur. Les traceuses le traversent de part en part. Sur sa lancée, il fait encore quelques mètres, fauche un arbre, quitte la route, se renverse et explose. Il y a des Allemands partout, toujours surpris par notre passage, et ne pensent pas à ouvrir le feu.

Je devine mon observateur couché sur le ventre, collé au plancher, prenant des notes. C'est un sous lieutenant : blond aussi, les yeux très bleus, grand. Il est de Reims. C'est un chic gars.

Nous suivons le relief du terrain. Nous frôlons toujours les arbres qui s'agitent à notre passage. Nous remontons le long d'un coteau pour surgir sur un détachement d'Allemands qui se disperse. Je n'ai pas le temps de tirer, mais je perçois un triple crépitement. C'est mon mitrailleur.

Sans doute signalés par les autres groupes, nous tombons sur un ennemi prêt à nous recevoir. Nous survolons des nids de mitrailleuses qui nous tirent à bout portant. Pas une balle nous atteint. Les traceuses semblent s'écarter en montant vers nous. Mais les tirs se font plus précis et malgré le grondement des moteurs, nous entendons les obus qui frôlent la carlingue du Bloch.

Notre zinc, très malmené, mais marche toujours au poil. Il glisse dans l'air hostile avec orgueil. Je jette un coup d'œil sur son aile mutilée : un bout d'aileron flotte maintenant et plusieurs balles ont labouré la tôle. Rien de grave, les moteurs tournent toujours bien rond.

Nous suivons la route Mézière-Hirson : altitude toujours zéro. Des blindés à perte de vue. Ils vont vers le sud. On nous regarde à peine, sans tenter de nous tirer. Je m'écarte rapidement pour ne pas affronter inutilement une telle force de feu. Notre vitesse est de 7km/minute, environ 420 km/heure. Pendant quelques minutes, nous volons dans le calme le plus parfait. Les agglomérations survolées sont désertes, et sur les routes il y a un grand nombre de voitures abandonnées.

Nous survolons une petite forêt, et tout à coup, à 150 mètres s'élève brutalement un tir de barrage de mitrailleuses. Les balles traceuses montent verticalement. Les canons de petit calibre tirent aussi. Leurs obus rayent le ciel. Lancé à très grande vitesse, je vire brutalement sur la gauche. Trop tard, nous passons en plein dans le rideau de feu. Un choc violent secoue l'avion et une large déchirure apparaît sur le plan gauche, près des réservoirs. Trois ou quatre projectiles ont traversé les tôles et des plaques brillantes de carburant se voient sur les volets de courbure. Nous sommes passés sans trop de casse, et surtout personne de touché.

Cap 010. Allo : tout le monde va bien ? hum ! hum ! oui....On continue ? euh !! noui.....

Ma verrière est percée. Une balle m'a frôlé les moustaches. Nous sommes à une vingtaine de kilomètres de Cambrai. Nous passons un peu à droite de Busigny. Nous suivons la route de Cambrai, laissant derrière Le-Cateau. Nous coupons la route et la voie ferrée Cambrai/Peronne. Sur notre droite, à environ 1000 mètres, un interminable convoi de blindés, camions bâchés, voitures légères. Les capots sont peints en jaune. Je vire très rapidement, au ras du sol. La route est devant moi, toute droite, sans obstacle. Le long convoi continue à cheminer en toute tranquillité. L'effet de surprise est total. Nous descendons aussi bas que possible, et par longues rafales, je tire un peu en dessous du dernier camion, je relève le nez de l'avion et continue mon tir. C'est terrible. Toutes les balles portent. La colonne se disloque. Des camions tentent de quitter la route, sautent les fossés, se percutent, se renversent. Des flammes commencent à jaillir de partout. Les soldats par grappes sautent des camions, se jettent dans les fossés. Quelle pagaille !! Mon petit mitrailleur envoie autant qu'il

peut avec ses Browning. Je sens leur trépidation. J'effectue un deuxième tour en ménageant mes munitions, n'ayant que deux chargeurs de 500 cartouches.

La défense ennemie s'organise. J'ai juste le temps de lâcher une courte rafale sur une arme automatique dont les projectiles nous encadrent, quand soudain une immense flamme rouge sombre jaillit devant notre avion : un camion vient d'exploser. Ses débris nous cinglent tandis que sa bâche passe au dessus de nous. Le terrible remous de l'explosion nous chahute, nous roule vers la droite de façon effrayante. Notre Bloch désemparé, soufflé, tangue. Il gémit, vibre, résonne comme un gong. Plus rien ne répond. Les commandes sont bloquées. J'essaie de cabrer en tirant de toutes mes forces sur le palonnier. Rien ? le sol de rapproche. Je suis à la hauteur des camions. De nouveau je tire de toutes mes forces sur les commandes...tout semble se rompre, se disloquer, dans un arrachement qui m'écrase sur mon siège.....le ciel.....l'altimètre indique 300 mètres....

-« Observateur, les bombes ! »

-« Oui. Je mets 100 mètres d'intervalles. A vous la hauteur ! »

De 300 mètres je reprends la route en enfilade en piquant plein moteur. Je passe à plus de 500 km/h à 100 mètres d'altitude. Nous sommes furieusement secoués par les déflagrations de nos bombes. Nous continuons à descendre sans regarder le résultat de notre bombardement.

Voilà Bapaume. De nouveau en vol rasant, j'oblique vers Amiens. Soudain, en face de nous, volant très bas, à 100 mètres à peine, un important groupe d'avions de chasse monomoteur. J'en compte une trentaine. Pas d'erreur, ce sont des Messerschmidt 109. Au dessus d'eux d'autres avions plus gros. Ils sont une dizaine, des bombardiers. Je ne peux définir leur type. Surpris, je n'ai pas le temps de faire demi-tour. Je vais tenter de passer inaperçu. Lentement je me glisse sous leurs ailes pour disparaître de leur champ visuel. A plus de 800 km/H, nous nous croisons. Les sinistres croix noires me paraissent énormes. En me retournant je vois trois patrouilles de trois qui font demi tour. Nous sommes repérés. Je mets toute la gomme. Les moteurs rugissent et un coup de grand pas aux hélices font faire un bond en avant à l'appareil. Je vire sec au ras des pâquerettes, je passe en crabe entre les grands peupliers d'une petite rivière. La gorge serrée, j'attends les rafales de l'ennemi. Mon mitrailleur ouvre le feu. Je sens les vibrations de son jumelage. Aussitôt les Allemands ripostent. Une grêle de balles traceuses passe très près de nos têtes. Elles vont soulever un nuage de poussière dans un champ devant nous. Sur notre droite un Messerschmidt arrive à hauteur. Le pilote nous regarde puis dégage. Mon petit parisien blond tire sans répit. Il me guide très utilement pour éviter les rafales. Brave gosse ! Quel cran !

Les attaques se succèdent. Un obus de petit calibre atteint le carénage du moteur droit. L'huile jaillit sur le plan et se répand en une large traînée. Deux nouveaux impacts sur les ailes. A la hauteur d'Amiens, 7 Messerschmidt abandonnent, limités dans doute par leur réserve de carburant. Les deux autres s'approchent très près, et tirent sans nous atteindre. Ils tentent d'éviter nos projectiles en évoluant brutalement et cherchent à se placer le mieux possible pour nous abattre. Ils sont beaucoup plus rapides que nous. Emportés, ils nous dépassent et virent en montant pour nous laisser prendre quelque distance. Notre vol en rase motte les désavantage nettement. Ils ne peuvent nous attaquer en piqué à cause de la proximité du sol, et pour la même raison ils ne peuvent nous mitrailler par-dessous. L'attaque par derrière est dangereuse, notre appareil ayant une double dérive ce qui dégage le champ de tir du mitrailleur. Les chasseurs tirent juste. Je me fais tout petit derrière ma plaque de

blindage. Une rafale bien ajustée perce nos plans. Du bord de fuite de l'aile droite s'échappe une longue traînée blanche : les réservoirs sont percés et fuient abondamment. Il suffirait d'une balle incendiaire....Un ME nous dépasse, une épaisse fumée noire s'échappe de son moteur. Sans doute sérieusement touché, il dégage rapidement en montant et disparaît.

Mon moteur droit commence à chauffer : manque d'huile. Et cette fuite d'essence m'inquiète aussi. Voilà deux heures que nous volons à grande vitesse. Les commandes deviennent de plus en plus dures et j'ai du mal à bien contrôler le Bloch 174. Nouvelle gerbe de balles dans l'habitacle. Une conduite du circuit hydraulique est arrachée. Le liquide gicle sur ma droite et je suis très incommodé par les émanations. Que les commandes sont dures ! J'ouvre l'habitacle. Un souffle puissant et froid fouette mon visage. Ca va mieux. Le dernier ME 109 nous dépasse en virant. Sous son casque rouge, le pilote me semble très jeune. Je reprends mon vol rasant.

Au loin une ville apparaît, baignée d'une légère brume bleutée. Ca doit être Soisson que nous contournerons, toujours talonnés et mitraillés par le ME 109. Plusieurs balles nous atteignent encore. Cette fois les hélices sont touchées et elles projettent des éclats de duralumin brisant quelques glaces. Un courant d'air violent me gêne. Je mets mes lunettes. Nous fonçons à 450km/h, toujours à quelques mètres du sol, et j'évite de justesse une ligne haute tension et une cheminée d'usine. Mon mitrailleur tire toujours et soudain le Messerschmidt semble touché. Désemparé, il tangue fortement, oscille dans tous les sens, se cabre, monte en chandelle, passe sur le dos et plonge plein moteur vers le sol où il explose dans une gerbe de flammes et de fumée noire. Il est tombé au nord ouest de la route Reims/Château Thierry, près de l'Ourc.

La nuit tombe doucement. La brume envahit le fond des vallées. Nous avons repris de la hauteur en territoire français, pour combien de temps ? Quelques lumières par-ci par-là. Les étoiles apparaissent dans le ciel. Il fait bon vivre.....

Epernay, les marais de Saint-Gond.....et notre terrain. La rampe d'atterrissage s'allume. Un tour de piste à basse altitude, le T est orienté au nord. Je sors le train, les volets, 180 au badin. Je repousse les manettes des gaz, le grondement des moteurs s'adoucit et nous descendons vers le sol, dans le calme du soir, et la caresse du vent sur la carlingue. Les détails de la terre se font plus précis : les champs, les bosquets, le jeune blé qui frissonne défilent sous nos cocardes. Puis un frôlement, le bruit sourd des roues qui prennent contact avec le sol, bruit de roulement.

Notre plus dangereuse et enthousiasmante mission est terminée. Notre avion est criblé de balles et d'obus. Ses plans sont percés, déchiquetés, mais notre brave zinc a tenu le coup. Les parachutes au dos, nous nous regardons en silence. Nous sommes un peu pâles. Nous apprenons qu'un équipage parti en même temps que nous n'est pas encore rentré. Il ne rentrera jamais. Trois camarades de combat. Chez nous hélas, c'est toujours par trois que la mort prend nos compagnons d'arme. Nos amis les plus chers sont tombés sur tous les fronts. Ils reposent dans de petites cimetières, près des lignes ou sur place. Mes yeux se brouillent. Ceux de mes deux camarades aussi : mon équipage, mon cher équipage...

Nous appartenons à la 2^{ème} escadrille du groupe de reconnaissance 1/52.

Pilote CUGNOT Georges

